

visiteurs dans le monde si pittoresque des danses des Indes Néerlandaises.

Nous espérons avoir fait ainsi œuvre utile, par nos publications aussi bien que par notre exposition. En effet si, dans un volume déjà paru, Mme Claire Holt s'occupe de l'île de Célèbes, elle relatera prochainement dans un autre volume notre voyage dans l'île de Sumatra, et dans un troisième livre, notre exploration dans l'île de Nias.

Je considère mon dernier voyage dans les cinq îles de l'archipel indonésien : Java, Bali, Célèbes,

Sumatra, Nias, comme une première étape. Il est en effet dans mes projets de faire également des recherches dans les autres îles de cet archipel.

Il est possible que ces efforts, joints à ceux de mes collaborateurs, donnent naissance à une œuvre d'ensemble qui jette une lumière plus vive sur ce phénomène complexe : la danse.

ROLF DE MARÉ,

Président-Fondateur des  
Archives internationales de la Danse.

## LES ANCIENS HYMNES BASQUES ET CATALANS

Par Jean POUÉIGH

**L**es événements d'Espagne viennent de nimbler d'un rouge halo l'esprit d'autonomisme qui, jusqu'à nous, s'est franchement maintenu en Catalogne et dans le Pays Basque. Ce déchaînement de passion n'aura pu surprendre que ceux-là seuls qui ignorent le passé de ces contrées opposées, également irréductibles. A l'extrême orientale des Pyrénées, Catalans d'Espagne et Catalans de France sont de même race, comme le sont semblablement, à l'autre bout de la chaîne, Basques français et Basques espagnols. Des traditions communes à chacun des deux peuples soutiennent leur double tronçon, séparés en apparence seulement par la démarcation des frontières. Sur les deux versants de la montagne, s'entendent donc, là-bas même dialecte d'Oc, ici le dur idiome euskarien. Nos Basques des Basses-Pyrénées savent reprendre en chœur le refrain carliste *Ai ! Ai ! Ai ! Mutillak !* cher aux phalanges de Navarre. Et pareillement, les catalanistes des Pyrénées-Orientales entonnent eux aussi le vieux chant des *Segadors*, hymne adopté depuis longtemps déjà par tous les séparatistes de la Catalogne. Car l'historique destin de ces régions ibériques est intimement lié à notre propre histoire.

\*\*

Les Maures, par quatre fois envahisseurs, ont laissé partout des traces profondes. La terreur panique provoquée jadis par l'approche des Sarrasins ravisseurs, subsiste encore dans cette formulette

par laquelle les mères catalanes effrayent leurs tout petits enfants : « Les Maures viennent, — Les Maures sont au portail Saint-Jean ! — Maures de guerre, — Maures à terre ! » Et c'est le rapt, en effet, qui sert de thème à la célèbre chanson populaire de *L'Escrivette*, particulière aux pays de langue d'Oc, de la Provence au Languedoc et de la Catalogne à la Gascogne. Dans son *Calendat*, Mistral a relaté que les faïenciers provençaux de l'autre siècle peignaient sur la vaisselle de table l'histoire de « La Femme enlevée par les Sarrasins ». Une seconde chanson, moins répandue que la première mais néanmoins connue en Roussillon, met en cause la Reine des Maures d'Arabie et les Chrétiens de Castille. Elle se rapporte donc à l'époque où la religieuse Espagne forgeait sa royale unité avant de chasser définitivement hors des provinces du Sud les derniers mécréants.

Ces mêmes parages roussillonnais vont maintenant nous livrer un magnifique chant de Croisé. Emouvants adieux d'un chevalier-poète avant son départ pour la Croisade, embrassant dans une égale tendresse la montagne qui l'enchantait et la belle qu'il chérissait : « Adieu, adieu, montagne, — Honneur du Roussillon ! — Adieu, fille chérie, — Belle Aliénor ! ». On attribue ces stances au troubadour Guillaume de Cabestany ou à quelqu'un de ses contemporains. La mélodie, de ligne médiévale, est celle qui se chante aussi sur une autre poésie, de tour plus familier, commençant exactement par les mêmes premiers vers. Sous le nom de *Montañas Regaladas*, ce chant est entre tous aimé des Catalans français : « Montagnes délecta-

bles — Sont celles du Canigou, — Couronnées d'argent — Et couvertes de fleurs ! »

A côté de ces chansons purement locales ou régionales, on retrouve d'ailleurs, transplantées en territoire catalan, nombre de versions des principales chansons populaires françaises. La poésie originelle en est, mieux que traduite, adaptée, brodée de couleurs vives et, si l'on ose dire, caparaçonnée d'or. Quant à la mélodie, l'air d'Espagne lui communique une chaude langueur, une nostalgie ardente. Parmi tous ces vieux chants — qu'interprétait naguère le fameux « *Orfeo Catalan* » de Barcelone, et que nasillait le timbre incisif et mordant de ces grands hautbois particuliers aux *coplas* de villages — un surtout retient notre attention. Il date du milieu du dix-septième siècle, époque où, Philippe IV régnant, éclata dans la Catalogne de 1640 la révolte des moissonneurs, dite *Guerra dels Segadors*. C'est un poème d'accent rude et fort, porté sur un thème musical grave et de noble caractère en son archaïsme religieux : « Catalogne, grand Comté, — Qui t'a vue si riche et si belle ! — Maintenant, le Roi, notre seigneur, — Nous a déclaré la guerre. — Bon coup de faulx, — Défenseurs de la Terre, — Bon coup de faulx ! » A titre documentaire et en dehors de toute idée politique, ajoutons que l'hymne d'*Els Segadors*, avait été interdit comme séditieux sous la royauté d'Alphonse XIII.

\*\*

Les Basques aussi se sont, depuis les temps anciens, souvent battus entre eux. Ceux des provinces de Navarre et de Guipuzcoa gardent la tradition orale d'un combat qui remonte au 19 septembre 1321 : « Depuis plus de mille ans — L'eau va son chemin. — Les Guipuzcoans sont entrés — Dans la maison du château-fort ; — Avec les Navarrais ils se sont livrés — A Béotibar bataille. » On sait que le génie euskarien excelle dans l'improvisation poétique. Les bardes, aux jours d'allégresse ou de deuil, et sur un sujet donné prenant pour timbre un air populaire, composent à deux séances tenant les versets, tercets ou quatrains alternés du pour et du contre. D'où, abondance de pièces strictement régionales. Dans cette production les airs ne sont pas toujours originaux. Beaucoup sont venus de France. Ainsi, en pays basque espagnol, avons-nous pu identifier deux marches de fête : *Phestla-Handi* et *Phestla-Berri*, comme étant des variantes mélodiques de la célèbre *Marche des Mousquetaires*, de Lulli. Par ailleurs, une certaine marche de Fontarabie porte le titre de *Marche de Condé*, en mémoire du siège de 1638.

Parmi les chants historiques plus récents, l'un se rapporte à l'entrée des Français en Espagne,

lorsque le roi Charles IV ayant déclaré la guerre à la Convention, les Basques coururent aux armes, à la voix de Harispe, et formèrent d'intrépides petits corps sous le nom de chasseurs des montagnes. Le même Harispe, devenu général sous l'Empire, participa au siège de Saragosse ; il y fut blessé et sa bravoure inspira encore ses compatriotes. Nous retrouvons aussi le héros national dans une autre pièce qui décrit l'entrée des Français à Madrid en 1808 et l'insurrection du « deuxième jour du mois de mai ». Le prince dont il y est question n'est autre que Murat et l'appellation de « bérrets rouges » qui y figure désigne sa garde d'honneur composée de trois cents Basques. La coiffure de ceux-ci, le bérét rouge, excita, dès cette époque, l'antipathie des madrilènes. Par la suite, les soldats du prétendant la portèrent, cette coiffure, pendant les guerres carlistes et lui durent leur nom de *Chapel gorriak*. De la première insurrection (1833-1839), date la célèbre chanson *Ai ! Ai ! Ai ! Mutillak !* : « Les filles d'Aspeitia — Avec leurs jupons rouges — Ne veulent pas danser — Avec les bérrets blancs (partisans de la reine Christine). — Ah ! Ah ! Ah ! Garçons ! — Les bérrets rouges ! — Vive les bérrets rouges ! — Les glands verts ! — Sur un cheval vient — Notre Don Carlos, — Don Carlos le bien-aimé, — Notre Roi ! » Et ce même chant rallia en 1873-1875, lors de la seconde guerre, tous les Carlistes fervents autour du petit-fils du précédent — celui-ci aussi prénommé Don Carlos et prétendant au trône d'Espagne. Les *requetes* navarrais d'aujourd'hui chantent toujours ce chant de guerre qu'un rythme franc et décidé a répandu dans les sept provinces basques et qui, quelles que soient les opinions de ceux qui le chantent, fait désormais partie intégrante de leur folklore.

Mais les Basques, férus d'indépendance absolue, se groupent à l'ombre du *Guernikako Arbola* — l'Arbre de Guernica, l'arbre de la junte de Biscaye, l'arbre sacré qui incarne pour eux et perpétue leurs plus chers droits ancestraux : « L'arbre de Guernica est béni, — Tout à fait aimé parmi les Basques ; — Donnez et répandez votre fruit dans le monde ; — Nous vous adorons, Arbre sacré ! » Ce chant fut composé dans la seconde moitié du siècle dernier par l'un de ces bardes dont il a été question plus haut : il se nommait Iparraguirre et était natif du village de Zumarraga. On lui doit quelques autres chansons demeurées vivaces dans la mémoire du peuple basque. La mélodie sur laquelle s'envolent les paroles d'Iparraguirre est attribuée à un organiste dé Lequetio. Quoique de facture moderne et d'accent parfois assez vulgaire, son rythme de *zorztiko* à cinq temps — mesure particulière à cet air de danse — lui confère un cachet nettement caractérisé et portant l'empreinte essentiellement autochtone. L'ardeur enflammée et

l'élan martial du *Guernikako Arbola*, autant que sa signification patriotique, en ont fait l'hymne national par excellence du Pays Basque espagnol.

\*\*

Maintenant, pour conclure, qu'il nous soit permis d'emboucher l'agreste pipeau. Basques ou catalans, ces hymnes évoquent trop souvent de sourdes luttes intestines et, de nos jours, servent de pavillon à d'agressives revendications. Or, la véritable et ancienne chanson populaire se préoccupe moins de politique que d'amour. Et, précisément, les romanceros basque et catalan sont ex-

trêmement riches en cantilènes amoureuses. Écoutons le *flaviol* et le hautbois scander *ball* ou *sardana*, le tambourin et la *chirula* rythmer *saut basque* ou *fandango*, le pasteur en montagne et la bergère aux champs lancer à pleine voix leurs contemplatives *pastourelles*, l'énamouré garçon sonner *l'aubade* aux volets clos de sa bien-aimée. Avec eux tous nous retrouvons, dans leur captivante pureté, l'âme profonde et les traits éternels de ces contrées admirables. Leur voix est l'émanation même de leur nature, toute de sérénité fière et de lumineuse pérennité.

JEAN POUÉIGH.

## BLEU DE CHINE

(Nouvelle)

Par Madeleine R. PERSIN

DANS le wagon, l'odeur de l'ail était suffocante. Elle se mêlait aux vapeurs du thé que l'on passait continuellement, et des cuisines grasses, mijotant depuis le matin sur les tablettes dévastées. Des graines d'arachide, des coquilles d'œufs, des os rongés jonchaient le sol, pourtant balayé toutes les heures, et l'aération était insuffisante, car si dans d'autres wagons il était impossible de lever les glaces, dans celui-là on n'en pouvait baisser aucune. Mais personne n'en paraissait souffrir, et tout le monde dormait, toussait, crachait. Les femmes se coiffaient, les hommes se déchaussaient, les soldats jouaient avec leurs crickets batailleurs pendus au bout d'un fil. Et ces gens eussent traversé ainsi la Chine entière, patients ou indifférents comme ils l'eussent été dans les longs chars de Mongolie recouverts d'une natte, ou sur la chaise, au trot dur des ta-pin (porteurs). Ils savaient qu'ils s'en allaient vers leur destination, qu'ils arriveraient un jour, et le reste importait peu.

Chu était accroupi sur la dure banquette, aussi immobile que Fô (1) en méditation, et serrait une noix dans ses doigts aux ongles longs. Rêvait-il aux Réincarnations infinies qui mènent à la bâ-

titude du Néant, ou était-il, comme ses voisins, uniquement occupé de détails matériels ?

En vérité, il se livrait aux douceurs de l'observation aiguë, pour le plaisir d'abord, car il aimait à épier, comme tous les Asiatiques. Puis, peut-être aussi pourrait-il extraire de ce qu'il avait vu un profit sans risque aucun — et n'est-ce pas ce que chacun cherche ?

Depuis longtemps, il surveillait, à travers ses paupières obliques, une femme assise en face de lui, les jambes croisées, provocante, de profession facile à deviner, une de ces tchong pin dont il est d'usage de se servir en Chine pour les mariages ou toute transaction licite ou illicite, et qui, le soir, vont encore, grossièrement voluptueuses, derrière les portes closes des Lotus.

La tchong pin portait une robe chinoise moderne, d'un vert aussi éclatant que le fard de sa grande bouche, et trop étroite pour son corps amollie. Assez vite, elle avait senti l'attention persistante de son voisin, en avait été flattée d'abord, puis irritée parce que cette attention ne se manifestait pas. Et soudain, approchant sa figure de celle de Chu, insolente, elle l'apostropha : « Est-ce que tu as été mordu par un Renard (1), ou n'as-tu jamais vu

(1) Fô, nom chinois du Bouddha.

(1) La tradition chinoise nous enseigne que les gens très séduisants, hommes ou femmes, sont en réalité des Renards qui,